

TABLE RONDE *LA TRADUCTION EN TANT QUE DIALOGUE INTERCULTUREL*

Camelia BIHOLARU, Cristina DRAHTA

Université « Stefan cel Mare », Suceava, Roumanie
cameliabih@yahoo.com, cdrahta@yahoo.fr

Dans l'ouverture de la Table ronde déroulée le 11 juillet 2009, la directrice du projet, Muguraş Constantinescu présente le titre de cette rencontre, *La traduction en tant que dialogue interculturel* et précise que ce projet se déroule dans le cadre du projet IDEI *Identité, diversité et visibilité culturelles dans la traduction du discours littéraire francophone* lancé par CNCSIS. La durée de ce projet est de trois années selon le programme suivant : pendant la première année, les activités auront lieu sous le titre *Identité, diversité et visibilité culturelles dans la traduction du discours littéraire francophone*, ensuite pendant la deuxième année *Le traducteur en tant qu'ambassadeur et médiateur de rapprochement des cultures* et enfin *La retraduction en fonction du changement du contexte culturel*. Ce projet a été lancé pendant l'année qui célébrait le dialogue interculturel.

Muguraş Constantinescu présente les invités spéciaux participant à la table ronde : le professeur Paul Miclău, grand traducteur et collaborateur de la revue *Atelier de traduction* ; le professeur Marina Mureşanu-Ionescu, spécialiste en Nerval, en littérature intertextuelle, collaboratrice aussi de la revue *Atelier de traduction* ; le professeur Costin Popescu de l'Université de Bucarest et traducteur aux Editions *Trei* ; le professeur Liliane Ramaroso, spécialiste en Macedonski, en littérature roumaine d'expression française, en littérature malgache et qui représente en même temps le BECO de l'AUF. Sont présents également Raymond Mbassi Ateba et Louis Hervé Ngafomo, de l'Université de Yaoundé du Cameroun.

Elle invite les participants à intervenir autour de la problématique proposée afin de voir en quelle mesure la traduction est l'expression d'une identité culturelle, dans quelle mesure l'on peut parler de traduction culturelle et si cette identité culturelle assure aussi la visibilité d'une telle littérature. Muguraş Constantinescu invite les jeunes chercheurs entraînés dans le projet à se présenter et à parler brièvement de leurs sujets de recherche : Cristina Stan Hetriuc, Alina

Tarău, Petronela Munteanu, Florina Cercel, Oana Dima, Briana Belciug, Relu Coțofană.

Invitée à prendre la parole, Madame Liliane Ramarosa parle de ses recherches dans le domaine des littératures en situation de contact des langues et donne l'exemple d'écrivains comme Panaït Istrati, Amin Maalouf, Rabearivelo, Tahar Ben Jelloun, Amadou Kourouma qui se situent entre deux langues, ce qui n'est pas une traduction, mais une réécriture personnalisée par l'auteur. La préoccupation principale d'un tel auteur est la possibilité de rendre visible l'identité et la diversité et le souci du chercheur est de rendre visible la manière dont chaque écrivain a joué entre deux langues. Il faut également surprendre ce que l'écrivain en question a privilégié : la langue cible ou la langue source, la sonorité, l'esthétique ou bien le sens.

Paul Miclău intervient et précise que la traduction est aussi un problème linguistique et rappelle la contribution de Teodora Cristea auteur de *Contrastivité et traduction*. En matière de dialogue interculturel, il souligne que Panaït Istrati est le cas total parce qu'il écrit en français, mais son univers est un univers roumain. Par contre, Eugène Ionesco s'attache, lui, à un univers super-national. Istrati est l'antipode de Ionesco qui est universel et qui se rattache à la culture roumaine à la suite des investigations plus sophistiquées en ce qui concerne l'absurde roumain et la dramaturgie de Caragiale. En parlant de Panaït Istrati qui s'autotraduit, Paul Miclău désigne l'autotraduction comme retour à l'être. Il donne son propre exemple en évoquant son livre écrit en français, *Roumains déracinés*, livre qu'il a lui-même traduit en français. Il a rendu le français familier en patois du Banat et ainsi le livre est plus proche de l'authenticité initiale de l'écriture.

Au niveau conceptuel, il insiste sur la pluri-identité, la francophonie étant un réservoir immense qui peut accueillir un nombre illimité d'identités nationales. Le français est un opérateur du passage d'une identité à l'autre. Madame Muguraș Constantinescu observe le fait que Paul Miclău est un cas rare de linguiste, poète, prosateur et traducteur en même temps, quatre facettes d'une identité. Celui-ci continue par signaler l'exemple de Vasile Voiculescu qui a écrit des sonnets à la manière de Shakespeare en utilisant les effets culturels du poète anglais en roumain ; le côté fabuleux de l'exemple est la traduction en anglais de ces sonnets.

Liliane Ramarosa constate, dans le contexte où l'autotraduction est un retour à l'être (selon les dires de Paul Miclău), que le postulat qui s'en détache est qu'une personne appartient à une culture à travers une langue. Mais, il existe aussi une autre catégorie : les bilingues, par la force de l'histoire, pour lesquels le vécu personnel et familial se fait à

travers la langue maternelle et celui culturel se fait à travers le français. Cristina Hetriuc Stan rappelle ici le cas de Panaït Istrati et Muguraș Constantinescu signale que, pour lui, la langue maternelle a été le roumain, la langue paternelle le grec et la langue de culture et d'adoption a été le français, donc il appartient en même temps à deux cultures, même à trois.

Marina Mureșanu-Ionescu évoque la présence des termes roumains dans son discours français, ensuite Elena-Brandușa Steiciuc donne comme possible explication de ce phénomène le fait qu'Istrati a été autodidacte en français, contrairement à Vassilis Alexakis chez qui les termes grecs ne sont pas si abondants dans les textes français même si son univers est grec. Elle cite ici un concept lancé par Lise Gauvain – celui de *surconscience linguistique* - présente chez tous les écrivains francophones dont le français n'est pas la langue maternelle et qui ont une attitude ambivalente par rapport au français : d'une part un désir d'hypercorrection et d'autre part une attitude qui dit, comme le fait Assia Djebar, que le français est une « langue marâtre ». Le rapport de l'écrivain francophone au français est donc complexe et problématique.

Le débat continue avec l'intervention de Costin Popescu qui compare le cas du français actuel, une langue qui s'enrichit par l'œuvre des divers auteurs, avec le grec de l'époque d'Alexandre le Grand ; en traduisant des études de patristique il s'est heurté à ce grec religieux, postalexandrin, différent du grec pur, classique et, dans sa vision, c'est peut-être le même processus que connaît le français aujourd'hui. Son expérience quotidienne de traduction, le contact intellectuel permanent avec le français, lui procure une traduction intérieure spontanée en français, ce qui n'engendre pas pourtant une écriture en français, excepté le journal. Le choix des écrivains pour le français est justifié par leur désir de mouvoir le monde entier par l'écriture, c'est une question de visibilité ; l'exemple de Panaït Istrati, un cas de ces identités multiples, illustre ce choix d'une identité culturelle qui englobe l'identité ethnique.

Raymond Mbassi Ateba présente une expérience particulière où le français, en tant que langue officielle a un statut différent : parmi les deux cent cinquante dialectes du Cameroun il acquiert la fonction de vecteur, il permet l'expression d'un grand nombre d'appartenances. Sa maîtrise, en tant qu'écrivain ou traducteur, donne la possibilité de dépasser sa propre ethnie et son propre discours personnel. La littérature en français a ainsi une valeur de patrimoine et représente l'affirmation d'une identité, même si cela ne se fait en langue maternelle.

Liliane Ramaroso signale la présence d'une série de dictionnaires des particularités du français du Vietnam, du Madagascar, etc. qui sont

autant de manières de dire le monde différemment, mais en français. Elle exprime son désaccord quant au concept manichéiste de centre/périphérie, français absolu/impur, en considérant que chaque écrivain a des rapports plus complexes avec ses langues (dialecte natal, langue natale, langue officielle, le français). Elle précise que les maisons d'édition prestigieuses de France ont choisi de publier les grands écrivains de l'entre-deux-langues dans les Collections Blanches et non pas dans les collections spécifiques ; elle y identifie la reconnaissance de la valeur des écrivains qui ont su créer et construire des langues à part, malgré la spécificité de leur propre langue et au-dessus de la nationalité.

Paul Miclău évoque la question de la censure dans le rapport de la langue avec l'identité, l'ensemble des coordonnées personnelles et l'inconscient ; au cas de la réécriture de son livre en français, la présence des noms propres comporte les acquis de toute une identité.

Marina Mureșanu-Ionescu envisage la question de l'identité, diversité et visibilité culturelles du point de vue de la politique éditoriale en matière de traduction ; elle met en évidence la nécessité d'un programme et d'une réflexion plus articulée dans le choix des maisons d'édition quant aux traductions (qu'est-ce qu'on traduit, quand et comment). Dans ce contexte, elle parle de son expérience personnelle en qualité d'initiatrice de la série *Espace francophone* avec la sous-série *Le regard de l'autre* chez Institutul European de Iasi, où elle a choisi de mettre à la disposition du public roumain des traductions de livres écrits par des Français sur la Roumanie à travers les époques. Comme démarche complémentaire, elle fait un plaidoyer pour la publication des thèses et des ouvrages de critique littéraire ou linguistique en langue étrangère.

Elle établit une distinction entre la traduction des textes littéraires (domaine où elle a pris dès le début la décision de ne pas s'investir tout en soulignant la liberté d'un travail orienté vers la créativité, la recreation) et la traduction des textes spécialisés, scientifiques (son domaine de prédilection).

Dans son expérience professionnelle (interventions aux colloques, enseignement en roumain dans le cadre des écoles doctorales) l'épreuve de l'auto-traduction a constitué une confrontation enrichissante avec la problématique complexe de la traduction des termes théoriques (cette fois-ci vers le romain).

Marina Mureșanu-Ionescu félicite les organisateurs pour ce débat passionné, la polyvalence des approches et le travail de recherche qui font de Suceava un pôle d'excellence concernant la traduction.

Liliane Ramarosoia remarque la position correcte des jeunes chercheurs de l'école doctorale de Suceava quant à leur recherche (« j'essaie de faire » et non pas « je fais »), en gardant ainsi toute leur ouverture pour l'exploration des diverses hypothèses qui attendent leur confirmation ou infirmation.

Elle apprécie la pluridisciplinarité des approches (vu la présence des littéraires, des linguistes et des représentants des discours de la communication) ce qui a pu rendre les débats très animés grâce aux regards croisés et aux différentes représentations du vécu, de la langue et des langues.

Muguraş Constantinescu et Elena-Branduşa Steiciuc remercient les participants pour l'intérêt manifesté, le plaisir et la passion du travail dont ils ont fait preuve.